

Flux Esprit critique, 22 avril 2012

TEMPS DES CRISES

Michel SERRES, Éditions Le Pommier !, coll. *Poche*, Paris, février 2012 [2009, coll. *Manifestes*], 128 p., 8 €.

par François BUSIER

À mesure que le temps passe, le diagnostic s'affermite : le monde cahote tant et plus et, alors que l'habitude de lui marcher dessus nous était si familière (plaisir serein de la domination), voilà qu'il nous tombe bel et bien sur la tête... Seulement, alors que nous sommes de plus en plus informés, nous comprenons de moins en moins ce qui nous arrive. Face à nos interrogations, nous voilà sermonnés, sommés et assommés à coups de crises pour toute réponse (expertise) à nos angoisses. Tout y passe : finance, écologie, politique, économie, culture, démographie, ... Quelle pauvreté, quelle misère ! Par quelque bout que nous prenions les choses, nos tentatives d'élucidation divergent, s'égarent, s'émiettent et se diluent dans l'insatisfaction que libèrent les réponses faciles (ou trop évidentes pour être acceptables). Nous nous heurtons, donc, aux images filantes et défilantes de ce monde (spectacle), en nous doutant fort que l'apparence des choses reste sans doute moins importante et complexe que leur dure réalité. Et que nous fait défaut, aussi, un p'tit brin de sagesse et de lucidité.

Au principe de mondialisation, tant de fois rebattu, devrait faire écho, ici et maintenant, celui de mondialisation des idées, des opinions et des connaissances pour espérer entrevoir celle des solutions. Et c'est précisément ce à quoi s'attelle Michel Serres dans *Temps des crises*. Il est grand temps, en effet, de saisir ce gros temps de tant de crises, alors même que le temps long de l'histoire paraît insuffisant pour porter sens aux ruptures et secousses constatées.

Et comme il convient de le faire, l'auteur s'attaque à définir le corps du délit pour cerner de quoi s'emplit le mot crise (ou de quoi il faut l'emplir). Pour filer la métaphore médicale, il précise que « la crise lance le corps ou vers la mort ou vers une nouveauté qu'elle le force à inventer ».1 À elle toute seule, cette phrase résume parfaitement l'obligation à laquelle nous allons devoir satisfaire. Sans échappatoire aucun.

Considérant que les causes immédiates et rebattues des crises en cours, surtout financière, se situent à distance immense de la réalité des vrais gens (dure condition), notre épistémologue gascon convoque six événements qui ont transformé l'Occident depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et en mesure le degré de nouveauté, « proportionnelle à la longueur de l'ère précédente que cet événement clôt ».2 Lors des années 1960-1970, la rupture avec l'ancien est telle qu'elle achève un cycle de 10 000 ans. Agriculture (« épuisement brutal de la population rurale »), transports (hypermobilité des hommes et des marchandises), santé (corps en absence de douleurs), démographie (durée des vies modifiant le rapport au temps), connexions (« nouvelle mémoire objective »), conflits

(hyperpuissance en impossibilité de victoire) : en l'espace de peu de temps, un bouleversement si radical ne peut être neutre pour les êtres qui le vivent.

Le plus souvent, les hommes ont pour réflexe d'ignorer les mutations en cours, par feinte (rarement), ou par incapacité de saisir les enjeux de « ce réel nouvellement advenu »³, comme de faire évoluer les institutions pour y répondre. La crise est si profonde qu'elle « ne touche pas seulement le marché financier, le travail et l'industrie, mais l'ensemble de la société, mais l'humanité entière. Il s'agit, en effet, par delà toute l'histoire, du rapport essentiel des humains avec le monde »⁴ : la raison infinie affronte, désormais, la finitude du monde... L'auteur avance même l'hypothèse que s'achève (enfin) le règne exclusif de l'économie.

L'histoire a toujours mis en scène les affrontements d'hommes à hommes, ignorant les considérations terre à terre. Mais ce duel permanent, d'où il faut relativiser la notion même de victoire et de vainqueur, se renouvelle avec l'arrivée d'un opposant inattendu sur le ring : ce que Michel Serres baptise Biogée. Sous ce vocable, sujet émergent, se regroupe l'ensemble du vivant et tout ce qui rend possible et entoure ce vivant, une sorte de redéploiement de la théorie Gaïa, qui pose la Terre comme un organisme vivant.⁵ L'irruption de ce nouveau partenaire invalide et enterre le traditionnel conflit *mano a mano*, pour une opposition beaucoup plus risquée, d'hommes à Terre : l'expression dit déjà parfaitement le résultat inéluctable d'un tel affrontement...

La question se pose, dès lors, de savoir qui va représenter cette Biogée. Michel Serres estime que ce rôle de porte-parole revient aux savants (gens de sciences), car eux seuls sont capables de dire les choses du monde : « anciennement objet passif, le monde devient facteur déterminant »⁶. L'exclusion du Monde rend désuet tout projet politique qui l'ignore, et la négociation doit passer désormais par le triangle sciences-société-Biogée. Le temps n'est plus au luxe de la rivalité, mais au nécessaire échange des informations et des connaissances. À la coopération. À la participation. Cette nouvelle organisation mondiale (nouvel ordre) à laquelle appelle l'auteur, ne pouvant plus ignorer le « Dit du Monde », devient, de ce fait, écologique.

Autre question qu'implique cette évolution vers une forme rénovée de la démocratie, celle de la crainte de voir se reformer une nouvelle caste détenant les savoirs, notamment scientifiques. À cela, l'auteur oppose hiérarchie (rétention) et libre accès (diffusion) à l'information, et se laisse même aller (dans un élan magnifique) à paraphraser Proudhon : « la hiérarchie, c'est le vol »⁷. Il réclame une liberté d'accès à la parole comme aux savoirs ainsi qu'une vulgarisation généralisée, seules garantes de la fin du secret et des faux mystères. Des données unanimement partagées et mises à disposition : « cet accès universel change la nature même du pouvoir ».⁸

Sortir de la crise n'est donc pas guérir (pas de rémission possible), mais s'orienter vers un projet fondateur. Ce livre se veut autant acte de conviction que de confiance en un avenir sur lequel il est urgent de se pencher. Michel Serres ancre sa réflexion dans la profondeur du temps autant que dans sa connaissance des sciences et des hommes et, nous montre combien cette crise est irréversible, et combien il faut être aveugle pour penser utiles les sparadraps et autres bricolages réformistes (cosmétique et rapiécage).

Pour lui, le basculement vers un autre monde est déjà à l'œuvre grâce, notamment, à la révolution numérique, et surtout à tous les outils sociaux qu'elle produit. Internet engendre une nouvelle donne démocratique où le citoyen n'a plus besoin qu'on lui donne la parole

puisqu'il s'en est déjà emparé ! Et l'échange d'informations et de données dépasse le simple cadre personnel pour participer activement, par exemple, à des programmes de recherches scientifiques par le biais d'applications ludiques et de partages de calculs et ce, quelque soit le niveau de formation et de culture des participants.

Certes, certains ne pourront s'empêcher de qualifier cette réflexion de pure utopie et, comme telle, jugée forcément déraisonnable au moment où elle est évoquée, pour mieux en nier le potentiel. Mais n'en n'est-ce pas là l'utilité, d'agiter les consciences pour imaginer autrement ? D'autant qu'il n'y a pas de solutions toutes faites, et encore moins de définitives. De plus, la vision offerte à nos regards confirme l'impasse nébuleuse de la post-modernité (cul-de-sac éculé) par une réactivation d'un plus de sens au mot *progrès* : l'ultra-libéralisme n'est, en rien, le rêve des peuples.

Ce livre nous éclaire non pas sur l'immédiat (les médias suffisent), mais plutôt sur le lointain (amont et aval), pour saisir la cohérence de ce mouvement de fond(s) si déstabilisant, si déstructurant. C'est une vision globale qu'il faut retenir, comme l'ampleur du regard de son auteur, pour qui la vérité se trouve, aussi, au tour comme au détour des mots. Voilà donc que grossit encore le flux du courant de l'inévitable grand-chambardement-qui fait-que-rien-ne-sera-plus-pareil, et que bien peu sont capables, aujourd'hui, de comprendre et d'analyser en profondeur. Sachons apprécier la posture philosophique ici proposée.

Cioran avait pour habitude de dire qu'il se dérangerai pour l'Apocalypse, mais pas pour une révolution. Risquons-nous de le croiser bientôt, s'il nous faut considérer que nous sommes à un moment clé de notre histoire (avec impossibilité de tout retour en arrière) ? Face à l'importance des enjeux, c'est l'absence de juste mesure de cette rupture observée, comme l'absence d'imagination et de vision de la part des décideurs de tout poil qui fit lâcher à notre auteur, très enjoué (gai rossignol et merle moqueur) lors d'une interview : « cette campagne présidentielle, c'est la campagne des vieux pépés ! »⁹.

Il est impossible, ici, de résumer toutes les finesses et subtilités de *Temps des crises*, d'en dire le plaisir du texte et de l'écriture, de traduire l'amour de la vie qu'il distille. Une fois de plus, Miches Serres se fait dresseur de perspectives, de celles qui chantent la liberté et annoncent le temps des *guignes*. Alors, face au décalage profond entre la société et ses représentants et, face à l'importance de la mutation globale annoncée (vers une nouvelle condition humaine), allons-nous-devoir tout réinventer ? Et, surtout, en serons-nous capables ? De ce débat, Michel Serres a, sans erreur aucune, trouvé le point Gée.

1. Cf. p. 13.

2. Cf. p. 18.

3. Cf. p. 41.

4. Cf. p. 43.

5. Théorie de James Lovelock et de Lynn Margulis décrite en 1974.

6. Cf. p. 75.

7. Cf. p. 106.

8. Cf. p. 107.

9 Entretien avec Nicolas Truong, *Le Monde*, édition du 12 avril 2012.
